

**«Elles ne te voient pas ...»  
Absence de la mère, absence à soi**

**Louise Grenier, psychologue psychanalyste  
Montréal**

---

Les Mères, s'exclame Faust qui vient d'entrer en possession de la clé  
qui va lui ouvrir les portes du royaume des ombres où elles demeurent,  
cela me pénètre toujours comme l'éclair.

Quel est ce mot que je ne puis entendre ?

(...)

À sa clarté, tu verras les Mères.

Les unes assises, les autres debout ou marchant

(...) Elles ne te voient pas car elles ne voient que des schèmes (des ombres ?)<sup>1</sup>

Comme Faust, vous possédez la clé qui ouvre les portes du royaume des Mères mais vous ne pouvez entendre ce mot qui les désigne. Dans nos rêves, les mères ne savent pas qu'elles sont mortes. C'est pourquoi, vous les verrez parmi les ombres mais elles ne pourront pas vous voir.

Ma mère était morte depuis cinq ans quand j'ai fait le rêve que voici : elle se tenait debout, immobile dans l'obscurité de la salle de séjour et quoiqu'elle eût la tête tournée vers moi, elle ne me voyait pas. Ce qui me semblait impossible étant donné notre proximité. Arrêtée au milieu de l'escalier, je tentai vainement d'attirer son attention. Elle ne pouvait pas ne pas me voir, me disais-je. Je ne savais comment nommer ce qui se passait là. Au royaume des ombres, je n'étais personne. Je faisais l'étrange expérience de ne plus exister pour ma mère. Par la fenêtre grande ouverte, le criaillement incessant des bêtes nocturnes me rappelaient que j'étais en Afrique aux confins du désert. Le vent chaud saturé de sable et d'eau qui entrait par la fenêtre me rassurait sur ma propre réalité. Oubliant que les morts ne peuvent pas nous voir, je l'appelai à nouveau. Il me semblait que cet appel en répétait un autre très ancien, celui adressé à une mère qui faisait mine de m'ignorer. Les deux scènes avaient ceci en commun : ne plus exister pour l'autre. La mort rompt le lien, définitivement. Je ne pourrais plus que la revoir en moi, dans mon imaginaire. Ce que dans le rêve je ressentais comme une exclusion voulue par elle n'était que l'expression de la fatalité. La mort rendant impossible toute réciprocité des regards et des mots, mon appel ne pouvait être que sans réponse, irrecevable.

L'absence de la mère, et surtout son absence dans la vie psychique – sa non-représentation – empêche l'établissement du lien avec soi-même. En résulte un soi délesté du maternel. Sans ce que Michèle Montrelay<sup>2</sup> désigne comme la part de soi demeurée dans l'Ombre maternelle et donc du côté de l'attente.

---

<sup>1</sup> J.W Goethe, *Le second Faust*, Paris, Aubier, Coll. «Bilingue», 1976, p. 55.

<sup>2</sup> Michèle Montrelay, *L'Ombre et le Nom*, Paris, Les éditions de minuit, 1977, p. 9-23.

Dans mon livre, *L'absence de la mère*<sup>3</sup>, je développe l'idée que le rapport à soi est médiatisé par la mère en tant qu'elle est la première incarnation de l'Autre parlant et désirant dans notre histoire. Mais encore faut-il qu'elle «voit» l'enfant en tant qu'individu distinct d'elle-même, de son imaginaire. Faut de quoi, l'enfant n'a pas une représentation valable de soi, il est *rien*. Si, en le regardant, elle ne voit que des «schèmes» ou ses propres fantasmes narcissiques ou érotiques, *l'infans* s'identifie à ces ombres qui l'enveloppent sans le nourrir. Il en fut ainsi pour certains grands écrivains – **Romain Gary** par exemple – et pour des enfants sacrifiés à la loi de la Mère. Cette loi qui est totalitaire, c'est celle d'un désir absolu, non contrebalancé par celui du père. Le nourrisson «est parlé» par la mère, ou son environnement, avant d'être lui-même «parlant», il reçoit de l'Autre un sens qui lui échappe. À défaut de la reconnaissance de son individualité, il reste enlisé dans le monde de ces divinités primitives identifiées par Goethe dans le second Faust comme étant celui des Mères. Mères toutes-puissantes, mères toutes-jouissantes de l'enfant. Il demeure dans l'ombre de l'autre, objet sans visage et sans destin. Pour exister, le nourrisson doit également pouvoir s'appuyer sur une parole qui lui désigne sa place dans le rapport à l'autre, et à soi..

### **Clinique de la mère absente**

Je sortais des mots  
Comme de l'enfance<sup>4</sup>.  
(Ouanessa Younsi)

L'enfant sans mère peut trouver dans les mots la consistance qui lui fait défaut, des mots qui font office de mère, qui lui parlent de lui ... à défaut d'autre chose.

### ***Isaac, l'enfant sacrifié***

Isaac était déprimé suite à un congédiement injuste et quoiqu'il ait rapidement retrouvé un emploi, il ne s'en remettait pas. Ulcéré, il ne comprenait absolument pas pourquoi on lui avait fait cela. À LUI ! Le fait d'être mis en position de «victime innocente» comme il le disait provoqua l'effondrement de son image. Autrement dit, l'injustice, le rejet n'entraient pas du tout dans son système de représentations du monde et de soi. Dans l'imaginaire, il était resté l'enfant merveilleux de quatre ans qu'il avait été pour sa mère.

Étant donné que personne ne lui parlait d'elle, il l'avait enterrée psychiquement jusqu'à en perdre le nom et le visage. Dès lors, il ne disposa plus d'aucun souvenir de mère désirée, désirante. Elle disparut en deux endroits : dans le monde extérieur et dans l'espace psychique. Avidé d'amour, ignorant l'avoir perdue, il la chercha partout où elle n'était plus, et surtout dans la cure. De chaque séance, il attendait un sauvetage miraculeux.

Dès la seconde entrevue, j'avais fait le lien entre la perte de son emploi et la perte de sa mère. Il repoussa d'un revers de la main ma suggestion : cela n'avait rien à voir ! Et il ajouta : « Ne pas avoir de mère, m'a fait faire des économies de cadeaux à la fête des Mères ! » C'était sa façon, cavalière, de rejeter mes interventions tout en niant le manque maternel.

Il était seul dans son « hibernation » de mal endeuillé. Il pouvait établir des liens et s'y maintenir mais les autres, moi inclus, ne composaient pas un monde vivant en lui. Nous étions

---

<sup>3</sup> Louise Grenier, *L'absence de la mère. Retrouver le lien perdu avec soi*, Montréal, Quebecor, 2011.

<sup>4</sup> Ouanessa Younsi, *Prendre langue*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2011, p. 65.

des ombres, ses créatures également. Il nous revenait de le nourrir psychiquement sans rien attendre en échange. De sa petite enfance, il se rappelait sa mère mourante sur un lit d'hôpital, déjà absente. Absence qu'il lui reprocha très longtemps : il ne comprenait pas que pour sa mère agonisante, il n'existait déjà plus.

Une fois, je lui dis : « On dirait que vous avez essuyé un affront dont nul homme ne pourrait se remettre ». Isaac ruminera longtemps cette parole. Cet affront, c'était «le rejet» de sa mère sur son lit de mort. «Elle ne nous a même pas reconnus» avait-il dit à son frère cadet après cette ultime rencontre. À la fin de la séance, lorsqu'il sortit de mon bureau, je vis la mort dans ses yeux : un regard unidimensionnel, une pure surface.

Nous avons compris qu'il avait rencontré la mort sous la forme de l'abandon et du rejet, bien avant la perte objective de sa mère. La mère était morte à trente ans d'un cancer du sein généralisé. On peut imaginer la tristesse qui s'abattit sur elle et la famille. Pour ne pas tout perdre, Isaac subitement désinvesti, imagina qu'il n'avait plus besoin d'elle et qu'il devait désormais en prendre soin.

Je pense, m'inspirant ici d'André Green qu'il s'était identifié négativement au trou laissé par le désinvestissement de l'objet maternel<sup>5</sup>. Il était devenu mort, trou, absence. Entre une mère morte et un père absent, voire indifférent, il n'avait plus eu d'autre choix que de faire le mort... pour rester en vie. Pour ne pas se tuer, dirais-je. Dans les cas de deuil non symbolisé, les représentations sexuelles ont sombré avec l'objet premier du désir. Cependant, il y a un reste à découvrir. Là où il y a un sujet qui parle – pour être aimé ?– il y a de la libido à l'œuvre. Le sexuel n'est pas aboli mais enseveli avec la mère. Le travail analytique s'il remet le désir en mouvement, lui restitue également sa place d'enfant souffrant. Dans cette cure, je ne devais pas me laisser aveugler par le drame que constitua dans la réalité la mort de la mère, mais me centrer sur les effets psychiques du désinvestissement de l'enfant par sa mère, celle-ci étant prise par la maladie et donc forcément moins disponible affectivement pour ses enfants. Autrement dit, la perte avait déjà eu lieu.

Dans un rêve inaugural, Isaac me raconte ceci : « Je tente désespérément de vous empêcher de pénétrer chez moi par la fenêtre de la salle de bain. J'ai peur. Je me bats contre vous. Je sais que je vais gagner. » Il ajouta qu'il devait s'opposer à moi et qu'il ne pouvait faire autrement. J'interprétei ce rêve comme la mise en scène de ce qui se passait en séance. Il y avait un conflit entre son désir d'être pénétré (compris) et son rejet de mes interventions. Il me résistait tout en espérant que je poursuivrais mes tentatives pour le sortir «du trou».

Je me heurtais, croyais-je, à une imperméabilité affective. Non pas une indifférence mais à une surface gelée. Green écrit que l'enfant peut « congeler » ses amours déçues, d'autant plus qu'il a été soumis au deuil de la mère. Ça continue de brûler sous la glace, comme dans les contes fantastiques où l'amante morte survit éternellement dans une sorte de catalepsie. Dans le transfert, je me sentais à cette dernière place, Isaac me donnant à voir le malheur de sa mère, indissociable du sien. Comme si la souffrance avait remplacé le sein inépuisable de la mère.

Green caractérise le transfert de la mère morte par un investissement de l'analyse plus que de l'analyste, une désaffectation secrète et un discours peu associatif de style narcissique. Le patient ne pourrait ni renoncer à l'inceste, ni consentir au deuil maternel. Toute la structure du sujet reposerait sur ce paradoxe fondamental : nourrir la mère morte (la mère déprimée) en lui faisant le sacrifice de sa vitalité, pour ne pas la perdre tout à fait<sup>6</sup>. Alors qu'il accorde une

---

<sup>5</sup> André Green, 1983, «La mère morte» dans *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Paris, Éd. De Minuit, 1983, p. 220.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 242.

immense importance à la thérapie, Isaac m'ignore superbement. Je dois refléter une image idéale de lui qui exclut tout écart, toute différence, sinon, c'est le rejet hostile de mes interventions. Voilà qui expliquerait l'air offensé d'Isaac : toute action d'autrui qui vient contredire ce fantasme narcissique est immédiatement ressentie comme un outrage.

Isaac était prisonnier de son auto-affection morbide comme de son auto-observation obsédante, mais à travers moi, c'est encore lui-même qu'il ignorait. Dans le transfert, je me situais le plus souvent à la place du mort mais en arrière-plan, se profilait l'image d'une mère vivante qui avait peut-être éprouvé un vif attrait pour son premier-né. Émoi vite étouffé pour répondre au désir du père. Le père apparut précocement dans la vie de l'enfant dans le rôle de rival pour le sein. Par ses besoins sexuels, le père aurait empêché une heureuse fusion entre la mère et son fils. Cinq mois après la naissance de son premier-né, la mère sera de nouveau enceinte. Ensuite, c'est la naissance du petit frère, la maladie, la mort, puis la fuite du père, très loin.

L'image du père reste floue, indéterminée. C'est un survenant à qui Isaac reproche son désintérêt, son manque de bonheur à le voir (à l'avoir) Englobant son cadet dans le même désamour, il s'écria un jour : « Mon père ne nous aimait pas ! » Quand il lui présenta sa nouvelle-née, il espéra enfin être reconnu, aimé. En vain, puisque le père ne viendra toujours que sur invitation, et encore sans grand enthousiasme.

Isaac éviterait la mélancolie grâce au fantasme de l'enfant sacrifié. Qui assume alors la faute ? Le père semble le persécuteur désigné. C'est le méchant de l'histoire. Il sacrifie son fils, non de façon active et directe, mais de façon passive et indirecte. Le père ne vient pas, ou alors il ne parle pas. « Il nous a abandonnés », disait Isaac. C'est la faute du père, toujours.

Il était difficile de le rencontrer là où il était resté, en cet état d'abandon. Je m'acharnai à repousser cette représentation insupportable jusqu'à ce que je l'associe au récit biblique de l'enfant sacrifié par le père. Le destin psychique d'Isaac a en effet quelque ressemblance avec son homonyme de la Genèse. Son père reçoit de Jahvé – qui veut éprouver son amour et son obéissance – l'ordre de sacrifier son fils Isaac<sup>7</sup>. Or, les innocents immolés sont des êtres consacrés, voués à une destinée providentielle. Le fait qu'ils échappent à la mort est le signe de leur prédestination, remarque Marie Delcourt<sup>8</sup>. Sortis vivants d'une épreuve de légitimité, ils sont promis *ipso facto* à une haute destinée. Il s'agit de mériter l'élection divine. Isaac doit être égorgé sur une montagne mais il sera sauvé par un ange qui arrêtera le bras meurtrier du père. Ce sera toujours ainsi que l'iconographie représentera le sacrifice d'Isaac, un mouvement meurtrier qui s'éternise.

Mon patient qui se voit comme un enfant sacrifié est dans ses scénarios réparateurs le héros qui sauve la mère et son enfant. C'est toujours l'affrontement avec la mort qui est l'enjeu de ses fantasmes. Nulles traces de regrets ou de remords chez lui. Sa dépression n'est pas due à la sévérité du Surmoi, ni au retournement contre soi de l'agressivité mais à la blessure narcissique répétée de ne jamais y arriver.

Ainsi, je me heurtais moins à une tendance autopunitive qu'à une grandiosité défensive. C'est d'ailleurs au moment du sauvetage qu'il atteignait le sommet du plaisir auto-érotique. Ensuite, il s'imaginait en « superman » silencieux enfin reconnu par tous. Quand je lui fis remarquer qu'avant de sauver les autres dans ses rêves, il avait bien fallu qu'il les mette en danger, il fut surpris. Il me répondit que ce qui l'intéressait, ce n'était pas de leur faire du mal mais de les délivrer. La dimension hostile de ses fantasmes lui échappait totalement.

---

<sup>7</sup> Genèse, 22,1-19.

<sup>8</sup> Marie Delcourt, 1944, Œdipe ou la légende du conquérant, Paris, Les Belles-Lettres, 1981, p. 1.

Un jour, il manqua une séance. Sa femme avait accouché, m'apprit-il à la rencontre suivante et «ça ne concernait pas l'analyse», répondait-il à mon étonnement. La naissance de sa fille, un événement exclu du travail thérapeutique. ? Il n'y avait rien à dire de son accession à la paternité ! Rien à dire de l'accession de sa femme à la maternité ? Nous étions seuls au monde. Le monde n'existait pas en dehors de nous. Du moins en séance. Ce qui n'est sans doute pas sans rapport avec le fait qu'il divorça quand sa fille eut cinq ans, soit à peu près au même âge que le sien quand sa mère disparut. Pour lui, j'étais un lieu, un regard, une oreille, pas une autre subjectivité. Isaac avait besoin de « la thérapie », pas de moi, du moins le croyait-il. Il s'agitait sur le divan comme un bébé laissé tout seul dans son berceau. Un bébé qui ouvre la bouche sur « un sein absent <sup>9</sup>», pensai-je, après Green.

Selon ce dernier, le secret du complexe de la mère morte se trouverait dans la scène primitive où la mère est vue ou imaginée comme une femme avilie, castrée, sodomisée, tuée par le pénis paternel. Dans un autre rêve d'Isaac où je tente de m'introduire chez lui par la fenêtre, il symbolise une identification féminine vécue comme extrêmement menaçante. C'est le père imaginé comme pouvant tout se permettre. Isaac avait organisé sa vie psychique et vécu nos rencontres autour cette scène traumatique : je n'étais pas seulement l'enfant mort mais le père égoïste et cruel. Dans son imaginaire, sa mère ne cessait de mourir, et lui avec elle. C'est pourquoi, nous ne pouvions survivre psychiquement l'un et l'autre qu'en étant absents l'un pour l'autre.

De cette absence, il fut enfin question à mesure que grandissait sa fille et qu'il s'étonna d'éprouver autant d'amour pour un autre être. La découverte de cet amour nous permit d'interroger son lien avec moi pour y délivrer l'enfant d'autrefois qui pour ne pas mourir de désespoir avait voulu être parfait comme seuls peuvent l'être les morts. Peu à peu, Isaac investit non seulement la thérapie mais la thérapeute. Un événement tragique vint toutefois le frapper à nouveau : son frère se suicida. Dans sa lettre d'adieu, il accusait le lourd silence portant sur la mort de sa mère. L'impossibilité de mettre cette mort en mots l'avait tué. Isaac retrouva les siens, et à cette occasion, s'accorda enfin le droit de pleurer la mort de sa mère tout en prenant conscience que du côté du père, il ne serait jamais accueilli. Son analyse, il le sait, aura empêché que lui-même accomplisse ce geste mortel.

### ***Le manque du manque de la mère***

Il arrive que le drame principal d'un sujet ne soit pas tant ce qu'il a vécu, ce qui après tout peut faire l'objet d'un récit, que ce qu'il n'a pas vécu et qu'il aurait dû vivre. Dans ce cas, il est impossible de raconter l'événement, encore moins de s'en souvenir, puisque pour le sujet, il n'y a rien. Rien de tangible, rien de communicable. Ce que d'aucuns appellent un trauma négatif, le défaut d'un événement fondateur du narcissisme constituant ici l'agression (François Duparc<sup>10</sup>).

Comment mettre en mots, et éventuellement raconter, des traumatismes primitifs quand aucun témoin, interne ou externe, ne peut en garantir la réalité historique ou psychique. Le nourrisson est dépendant de la psyché de l'autre – maternel – pour avoir une représentation de soi et de son monde interne. Il est pénétré et identifié par son «environnement<sup>11</sup>» avant tout savoir sur soi. La mère, première incarnation de l'Autre, est également la première «traductrice» de ses heurts et malheurs, et éventuellement des violences qu'il subit. Or, une tache aveugle

---

<sup>9</sup> A. Green, 1983, *Op. cit.*, p. 241.

<sup>10</sup> <http://www.societe-psychanalytique-de-paris.net/wp/?p=5911>

<sup>11</sup> Au sens de Winnicott.

dans la traduction du vécu infantile a pour effet d'exclure certains signifiants du processus de symbolisation.

En cas de défaillances précoces de l'environnement, *l'infans* se tient – s'accroche ? – aux mots comme à des corps-choses qui font barrage à la solitude et à la pulsion de mort. Ce ne sont pas des signifiants car ils ne le symbolisent pas, ce sont plutôt des fragments arrachés au monde environnant, et qui ne représentent personne. Cette lutte pour la survie psychique mène à une impasse identificatoire : le sentiment de ne pas exister détermine la trajectoire du désir au sens où l'autre – le partenaire amoureux ou l'analyste par exemple – a pour fonction de le faire exister

Le rapport à soi passe par l'Autre, toujours. Cependant, il est impossible de dire ou d'écrire : «j'inexiste». Ce mot n'existe pas. C'est là le drame des patients sans frontières, hors lieu et hors Je, sans récit de soi et sans histoire. Ils demeurent rivés à l'immédiateté parce qu'ils ne possèdent pas «le verbe qui sauve».

Chiantaretto rappelle que dans la cure des patients «borderline», l'analysant et l'analyste se heurtent aux limites de l'analysable. Dans ces cas en effet, la construction du lien de confiance via le transfert achoppe sur «l'actualisation des défaillances précoces dans la constitution de la psyché et la délimitation de ses possibilités<sup>12</sup>.» La méthode analytique, écrit-il, met en œuvre un point aveugle au cœur de toute activité de pensée : en effet, comment la pensée peut-elle se penser elle-même, et comment peut-elle penser l'arrière-plan pulsionnel, traumatique, affectif qui l'anime ? Ce point aveugle n'est pas exclusif aux pathologies limites, précise notre auteur, cependant que dans ces registres pathologiques, la tendance est de « faire fonctionner ce point d'inconnaissance, structurant le penser, comme un point de résistance à la pensée, comme le point central de l'attaque du besoin d'étagage sur la psyché de l'autre<sup>13</sup>.»

Ce point d'inconnaissance concerne le «manque à représenter» commun à l'analysant et son analyste. Dans l'écoute de ces patients aux limites de l'analysable, l'analyste doit consentir à la réactivation du nourrisson qu'il porte en lui, nourrisson qui est cette part de la psyché infantile incapable de penser *tout seul* le trauma dont il est affecté : «Il s'agit pour l'analyste (...) d'intégrer le nourrisson en lui, en deçà de son histoire infantile proprement dite (...) les sources de ses émotions et affects, les modalités de son façonnage par la psyché maternelle<sup>14</sup>.» Le point aveugle commun à l'analyste et à son patient renvoie également à une «connaissance à jamais inconnaissable » de ses identifications premières par l'autre. Cela veut dire qu'avant de s'identifier à l'autre, l'être de *l'infans* est identifié par l'autre, marqué par les mots de l'autre, et façonné psychiquement par une puissance qu'il ne peut encore reconnaître. Que se passe-t-il en cas de défaillance précoce de l'environnement ? que se passe-t-il en cas d'un défaut d'étagage de la psyché infantile sur la psyché de l'autre ? Rien, ne pourrait-on dire, un lieu où ça ne pense pas, où ça ne vit pas, où ça ne ressent pas.

Analyste et analysant pénètrent dans des lieux du corps désertés par la pensée et par la parole. À l'expérience de déshumanisation et d'atteinte à la représentation de soi chez l'ex-détenu d'Auschwitz correspond chez l'enfant abandonné et carencé, une non-représentation de soi par l'autre. De ce point de vue infantile, l'autre ne peut le reconnaître, il ne peut que le

---

<sup>12</sup> J.-F. Chiantaretto, *Trouver en soi la force d'exister*, CampagnePremière, 2011, *Op. cit.*, p. 65.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 65.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 75.

renvoyer à l'inconnaissable de ses origines. Ne serait-ce pas alors le rôle de l'analyse de traverser les identifications du sujet pour aborder ce point d'inconnaissance, ou ses effets ?

Dans tout travail analytique, et notamment avec les patients «limites», analysant et analyste buttent sur un ratage, une maille perdue dans le tissu de la parole, voire sur un impensé. Sur quelque chose d'effrayant aussi. Car cet abîme au bord duquel la parole s'arrête recèle «les racines émotionnelles et affectives les plus anciennes de son propre *Je* sans lesquelles il serait impossible d'exister.<sup>15</sup>» Ce qui pour certains est le lieu d'absence de la mère en soi et pour soi. Faute d'avoir été parlé et pensé par un autre maternel, qui le fait entrer dans l'existence, le sujet ne peut s'extraire tout à fait d'un lien fusionnel mortifère, ce qui fait son malheur. Le rapport à soi reste précaire, voire inexistant. L'analyste est un interprète des traces du maternel et de la souffrance perdue de l'analysant. Une souffrance dont il faudra bien tenir compte pour enfin «remettre» à sa place l'enfant qu'il aura été.

Louise Grenier

---

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 124.